

Eve de DADELSEN

Restaurer l'avenir

*De la pensée féministe à la révolution
féminine*

Trilogie Psychanalyse et révolution III

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Eve de Dadelsen, 2020

ISBN 978-2-491566-04-3

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Illustration de couverture : danse révolutionnaire d'après les "Trois Grâces" de Niki de St Phalle (1994 - National Museum of women in the Arts de New-York)

*"Chaque génération, sans doute,
se croit vouée à refaire le monde.
La mienne sait pourtant qu'elle ne le fera pas.
Mais sa tâche est peut-être plus grande.
Elle consiste à empêcher que le monde se défasse."*

Albert Camus - Discours de Suède 1957

*"Nous avons trois cartes à jouer pour sauver la planète :
modifier l'éducation des enfants,
donner aux adolescents une vraie place
et faire entrer en action
la composante féminine du genre humain."*

Rita Levi-Montalcini- Prix Nobel de médecine 1986

Avant-propos

"Empêcher que le monde se défasse", "faire entrer en action la composante féminine du genre humain", telle est, je l'annonce d'emblée, l'ambition de cet ouvrage. Le monde se déferait donc ? direz-vous peut-être feignant d'ignorer la réponse. Eh oui ! Il se défait de multiples façons que vous n'êtes pas sans observer chaque jour.

Je pourrais décrire le saccage de la planète, évoquer le dérèglement climatique, dénoncer les ravages d'une finance irresponsable et vous alarmer des nuages noirs qui planent sur les relations internationales. De même pourrais-je accuser certain progrès technique de déséquilibrer le monde tant il est flagrant que l'homme, contre la mise en garde des commencements, s'est mis en tête de remplacer Dieu. Or le progrès n'est pour rien dans l'affaire. Les femmes ne lui doivent-elles pas la maîtrise de leur corps et nous tous l'espérance d'une vie meilleure ?

De ces sujets, d'autres plus savants que moi se sont déjà saisis avec, faut-il le préciser, peu de réussite. Ne serait-il pas temps de considérer la problématique sous un autre angle en cherchant du côté de la psychanalyse ? Que peut-elle nous dire de ce qui nous arrive ? Quel éclairage pourrait-elle offrir sur le fonctionnement sociétal comme elle ouvre à la compréhension du psychisme individuel ? En somme, n'y aurait-il pas au désastre annoncé une explication plausible : nous avons cessé de nous penser et, quelque part, dans notre relation les uns aux autres, fait fausse route. Et s'il est un domaine de compétence propre aux psychanalystes, c'est bien celui de la relation.

Fausse route, comment cela ? Un changement fondamental s'est produit en Occident à la fin du siècle dernier : sous les coups de butoir du féminisme et des enfants de Soixante-huit, l'ordre patriarcal s'est effondré (alors même que subsistait la domination masculine avec laquelle beaucoup le confondent). Qu'avons-nous mis à la place ? Rien. Et c'est autour de ce rien que se défait le monde sans que personne ne se soit inquiété de ce vide systémique. Car le système patriarcal ne se bornait pas à soutenir des dispositions juridiques. Il reposait sur un mécanisme psychique imaginaire, organisateur de la relation entre les femmes et les hommes. Nous avons jugé qu'il était porteur d'inégalité sexuelle. L'ayant supprimé, nous avons décrété l'égalité.

Or, si l'égalité des sexes constitue la matrice de toutes les égalités, elle ne se décrète pas, raison pour laquelle la domination perdure tandis que certains cherchent à la contourner par une remise en cause du genre. Pourquoi donc ne se décrèterait-elle pas, vous demandez-vous campé sur votre Cogito et le nouveau mantra des droits ? Pour la raison que j'ai tenté d'explicitier dans le tome précédent "Artiste de soi-même, la créativité psychique" : nous ne sommes pas de purs esprits, mais des êtres psychiques. Que faudrait-il faire alors ? Remplacer le vieux "mécanisme" par un neuf. Car l'égalité ne peut résulter que d'une négociation, un nouvel accord, issu du rapport de forces actuel et conclu sur le fondement d'un remaniement de la psyché collective.

Pour opérer ce changement, porté par une psychanalyse non plus curative, mais "impliquée", je vous propose d'adopter une démarche en quatre temps. Nous interrogerons d'abord ce que furent la nature, le fonctionnement et les raisons d'être de "feu" le patriarcat. Cette réflexion nous permettra d'être assurés de ce dont nous parlons et de récuser d'éventuelles accusations de passéisme. Puis nous envisagerons les (mauvaises) réponses qui ont été données depuis cinq décennies aux (bonnes) questions soulevées par la contestation du système obsolète. Après avoir envisagé notre rapport au manque, les enjeux de la maternité et repensé la place du père, nous disposerons des éléments nécessaires pour construire un projet féministe humaniste et réinventer une éthique de la responsabilité subjective.

Il me faut vous l'annoncer cependant : nous ne pourrons pas faire l'économie d'un prologue théorico-clinique dont j'essaierai de rendre la lecture aussi facile que possible. Comme nous avons, dans le tome précédent, exploré l'inconscient, la dynamique psychique et la différence entre névrose et psychose, de même devons-nous clarifier, pour parler de maternité, ce que revêt l'expression "dyade mère-enfant", déterminer, pour penser la fonction du père, ce qu'engage la "triangulation œdipienne" et, pour réfléchir sur l'identité, étudier ses modes de construction. Ceux d'entre vous qui sont pressés par le temps ou s'estiment déjà informés pourront, bien sûr, aller directement à la deuxième partie où nous en viendrons à mon apport de réflexion personnelle.

J'ai conscience de la résistance que rencontrera cette réflexion au moment où se déploie la jouissance de la toute-puissance et mes premiers lecteurs n'ont pas manqué de m'en alerter. Ce ne sera pas le seul écueil. Il nous faut reconnaître que l'activité de pensée, c'est-à-dire de réfléchir du lieu de sa compétence mais aussi de façon transversale, recouvre une démarche devenue difficile dans notre beau pays. Pourquoi ? Parce qu'il n'est possible de penser qu'en servant le point de vue de l'intérêt général qui certes a pu, jusqu'à récemment, léser certains intérêts

individuels. Lesquels, à la moindre tentative de (re)penser le monde, crient à la "réaction", à la discrimination quand ce n'est pas à l'agression pour invalider le discours qui les dérange. J'étais donc inquiète de la façon dont j'allais pouvoir présenter mes propositions sans qu'elles fussent d'entrée de jeu disqualifiées ou tournées en dérision.

Les tragiques et si tristes évènements de janvier 2015, suivis de la manifestation signifiante que vous vous rappelez sans doute, ont changé la donne.¹ Des principes fondamentaux ont été réaffirmés sous bénédiction posthume de notre grand Voltaire. La liberté de pensée, de conscience et d'expression est, comme la République, une et indivisible et, ai-je entendu, non négociable. Si donc les uns ont le droit, réaffirmé et reconnu, de dire, d'écrire et de dessiner librement ce qu'ils pensent, les autres l'ont aussi qui proposent d'aborder la réflexion sous un angle différent, à charge pour chacun d'apprécier la pertinence du moment ou des moyens. Et je ne doute plus que les mêmes qui exigent de moi que je défende leur liberté de pensée et de parole ne défendent aussi ardemment la mienne. Qui est celle, je le rappelle, d'un psychanalyste d'enfant. Pourquoi ce rappel ? Mon travail de réflexion a pour finalité première et ultime non pas de donner des leçons à qui que ce soit, mais de penser un monde où nos enfants et petits-enfants puissent se construire psychiquement.

Quant à la pertinence, elle me paraît grande de me décider à porter cette parole à un moment où il convient, comme nous le dit Camus, non pas de conserver l'ancien dont l'échec est patent, mais, dans l'examen attentif de la démolition commencée, de sauvegarder l'utile, et peut-être même, j'ai la prétention de le croire, d'en profiter pour inventer du nouveau... Un nouveau contrat, une nouvelle alliance ?

Octobre 2019

¹ J'ai mené l'écriture de ce troisième tome de 2013 à 2016 puis actualisé certains passages après le tsunami Metoo et les décisions langagières de l'Académie française.

Première partie (en forme de prologue)

Clés de compréhension

La constitution du sujet humain, un subtil équilibre

(Si vous êtes pressés, vous pouvez vous rendre directement à la deuxième partie, mais vous vous priverez d'éléments de compréhension et ce sera dommage)

*"Les rives sont la chance du fleuve puisque, l'enserrant,
elles l'empêchent de devenir marécage"*

Jacques de Bourbon-Busset

Nous quittons le champ de la psychopathologie que nous avons exploré dans les premiers tomes pour nous intéresser à la construction de la personne dans le mouvement ordinaire de son grandir, son "allant-devenant" selon les mots de Françoise Dolto. Comme je m'en suis gardée jusqu'ici, je ne vous emmènerai pas visiter les théorisations du développement de l'enfant que d'éminents spécialistes ont pu proposer au siècle dernier.²

Il m'importe de vous donner à comprendre, à une époque où nous ne considérons plus de l'individu que le cerveau (utile) et les comportements (normés), une idée capitale : l'être humain n'est pas un objet qu'on pourrait façonner selon un modèle standard, un pion qu'il serait loisible de déplacer ou de trimpler sans conséquences et sans douleur. Il est le sujet non seulement de son inconscient (je crois l'avoir illustré), mais aussi de son désir propre dans les relations croisées qu'il entretient avec les autres et son environnement.

Quand je parle de désir, j'évoque l'appel à la vie qui naît du manque et traduit l'authentique singularité de la personne. Ce désir, nous aurons à le respecter mais aussi à l'inscrire dans la Loi. Car il n'est hélas pas possible, n'en déplaise aux "progressistes", de promouvoir le "jouir sans entraves" dont nous verrons qu'il demande à être accompagné d'un processus de raffinement pour intégrer la relation. La singularité de l'être humain tient en effet à ce qu'il est un être à la fois de pulsion, de langage et de relation qui, dans la différence, vient à se structurer d'être sexué. La sexualité constitue l'axe du psychisme. Erotisée, elle ouvre à la possibilité de l'amour, sublimée, elle sous-tend la vie collective, le contrat social et le partage culturel.

² Dont Henri Wallon (1879-1962) et Jean Piaget (1896-1980).

Il est un second motif à ce prologue. Des interrogations sont apparues après la chute du patriarcat. Et pourquoi faudrait-il à un enfant "un papa et une maman" ? contestent les uns. Et qu'est-ce que cette "dyade mère-enfant" que les psychanalystes prétendent indispensable au développement du nourrisson ? s'insurgent les autres. "Et le "complexe d'Œdipe" n'est-il pas un nid à névrose ?" demandait un journaliste matinalier à son invité du jour, psychiatre de renom. Que traduisent ces questions ? Notre société a cessé de penser la fonction symbolique pour utiliser une grille de lecture cognitive et adopter une démarche comportementaliste qui s'incarne en rôles et compétences. Or, croyez-vous qu'un enfant se construise entre des "rôles" et des "compétences" ?

Je vous propose donc de découvrir pour quelles raisons la "dyade" est indispensable au nourrisson, pourquoi un enfant réclame non pas "un papa et une maman", mais une mère et un père et ce qui fait du complexe d'Œdipe un "nid à névrose" car, peut-être serez-vous étonnés de l'apprendre, la névrotisation infantile constitue précisément l'issue de secours des fonctionnements primitifs.³ Nous observerons ce faisant comment se bâtit la relation dans la prime enfance, puis la façon dont se forme le "Je" pour envisager la constitution de l'identité jusqu'à ce que les remaniements de l'adolescence aboutissent à l'affirmation d'un sujet qui puisse aimer, travailler et se perpétuer.

Ces éléments nous permettront ensuite de poser les bases d'un projet éthique sur lequel fonder, femmes et hommes dans la cité, unis dans l'égalité véritable, un vivre-ensemble soucieux de l'avenir, le nôtre, celui de nos enfants. Peut-être même ouvrirons-nous la perspective vers un "suffisant" bonheur...

³ Ces fonctionnements sont inhérents au développement du nourrisson et du petit enfant. Lorsqu'ils perdurent, ils signent un fonctionnement psychotique.

I. LA PRECIEUSE DYADE

Longtemps la plupart des pères ont pensé qu'un enfant ne prenait existence que lorsqu'il acquérait la parole et commençait à marcher. Avant, c'était encore les limbes, tétées et pleurs, sommeil quand on avait de la chance. Il serait injuste de dire que les psys n'étaient pas loin de penser de même, néanmoins, en-dehors d'une attention portée au traumatisme de la naissance, leur intérêt ne s'éveillait vraiment qu'avec l'épreuve du sevrage.

J'aurais posé mes pas dans les leurs si je n'avais eu la chance, préparant ma maîtrise de psychologie à l'Université de Strasbourg, de suivre un séminaire sur l'œuvre de Mélanie Klein. Ses découvertes et la profondeur de sa réflexion m'étaient restées en mémoire jusqu'à la rencontre avec Madame Geissmann-Chambon que je vous ai racontée en épilogue à ma cure.

Laquelle me dit un jour, au début de notre travail commun, *"Françoise Dolto travaillait sur le matériau œdipien, elle a laissé de côté la mère archaïque, aussi manque-t-il à sa pratique (intéressante par ailleurs) la prise en compte des fondements de la psyché. Faire l'impasse sur les tout débuts de la vie, c'est travailler sur le sable"*. Je ne sais quel sort nous devons réserver à ce jugement, mais ce jour-là j'ai compris que, de même qu'il y avait deux époques dans l'enfance, l'avant et l'après Œdipe, de même il existait deux figures de mère, la mère "archaïque" et la mère "œdipienne". J'avais pressenti cet écart lorsque j'évoquais mon besoin d'une "maman brebis". Depuis, je n'ai cessé dans ma pratique de vérifier la pertinence de ce point de vue.

C'est donc sur la relation de l'enfant à cette mère "archaïque" et sur les "tétées et pleurs" que je vous propose de nous pencher, c'est-à-dire sur ce qui se passe durant les premiers mois de la vie du nourrisson avant que n'advienne l'entrée dans le langage parlé.

1. L'accordage

Il nous faut dire quelques mots de la période de l'Avent. Tout ne commence pas à la naissance, vous le savez, mais bien avant cet évènement quand apparaît le désir d'enfant : un enfant virtuel, fantasmé qui, avant même d'être conçu, existe dans l'imaginaire de la mère et de son compagnon, inscrit dans leurs histoires inconscientes et celle de leur couple. Durant les semaines qui suivent l'annonce de la grossesse, l'enfant prend réalité, il est ce petit corps qui vient occuper l'espace interne maternel, dont on découvre les battements de cœur lors de la première échographie, auquel on dit "accroche-toi" en le surveillant du dedans comme du lait sur le feu. Une patiente, confrontée à quelques frayeurs de contraction, me disait *"tant que je ne suis pas sûre qu'il tient, ce n'est pas un enfant, c'est juste un possible"*.

La naissance du lien

C'est la période où, pour certaines, se produisent les "fameuses" nausées qui, au cinéma, servent de marqueur pour indiquer que l'héroïne est enceinte et, dans la réalité, traduisent des bouleversements hormonaux, mais aussi un éventail d'éprouvés. La grossesse d'une femme, durant laquelle elle se prépare à devenir mère à son tour, vient interroger une relation pas toujours facile à sa propre mère. Elle sème et agite le doute sur ses compétences maternelles, la met face à l'engagement à long terme que représente le don de vie et l'oblige à accepter le fait d'une occupation, la présence charnelle d'un petit intrus auquel, le temps d'une parenthèse oblatrice, son corps va devoir se consacrer.

La maternité comporte une part "animale" que notre civilisation dissimule d'ordinaire ou tend à supprimer et qui réapparaît à la faveur de la grossesse, désarçonnant les jeunes femmes d'aujourd'hui. C'est que la grossesse signe un retour à ce que nous avons appelé le réel de la vie qui, vous vous le rappelez, demande à être symbolisé tant dans sa signification que dans sa finalité. S'il l'est, ce devient un pur bonheur de vivre "l'animalité" des neuf

mois d'attente, dans un recentrage sur soi et sa féminité. C'est le processus de symbolisation (et la découverte d'un amour particulier) qui permet à une femme de dire, après avoir crié de douleur pendant plusieurs heures, alors même qu'elle ne peut s'asseoir que sur une bouée, "c'est le plus beau jour de ma vie".

Un enfant demande à être désiré (dans l'imaginaire), accepté (dans le réel) puis investi (dans le symbolique). Parce que les premières semaines d'une grossesse répondent, pour toute femme, au temps de cette acceptation, une fausse-couche peut se produire si (en-dehors d'une cause organique) le désir d'enfant est présent mais le nid maternel pas encore prêt. Lorsque la grossesse ne dépasse pas cinq ou six mois, on parle de bébé prématuré, il serait souvent plus juste de parler de mère prématurée. Aussi est-il contestable, pour l'avenir du couple mère-enfant, de sauver de grands prématurés (j'irais jusqu'à dire qu'il s'agit d'une prouesse peu responsable) alors qu'il conviendrait de "laisser du temps au temps" jusqu'à ce qu'une grossesse puisse aller harmonieusement jusqu'à son terme... ou presque. J'ai gardé le souvenir d'une anecdote que racontait ma mère à propos d'une amie médecin, mère de cinq enfants, *"passés les huit mois et demi, dès qu'elle sentait l'enfant prêt, elle estimait le moment venu et déclenchait son accouchement en faisant des longueurs de crawl"*.

C'est aussi parce que les premières semaines constituent le temps de l'apprivoisement et de l'acceptation que, durant cette période, l'interruption volontaire de grossesse doit être possible et accessible. On ne devrait pas avoir à rappeler, tant cela paraît évident, que tout être humain, donc toute femme, est propriétaire de sa vie et de son corps dont personne n'est en droit de disposer à sa place. Pour ce qui est de l'enfant, nous ne dirons jamais qu'il est mieux de ne pas naître (quoique j'aie eu, comme mes confrères, l'occasion de connaître de situations où le doute était permis), mais il est préférable de naître désiré, accepté et investi dans un projet parental plutôt que d'une mère qui "tombe" enceinte sans l'avoir voulu et se résout à la maternité car, alors, plus douloureuse risque d'être la chute pour tous deux.

Lorsque, au bout de quelques semaines, il paraît acquis que l'enfant "s'accroche" et "tient", la future mère peut prendre confiance en elle, en lui, en eux, et se laisser aller à ce que Wilfred Bion nomme la "*réverie maternelle*" qui peut commencer à se déplier.⁴ La rêveuse entame alors un dialogue avec son enfant rêvé. Oui, oui, un dialogue, pas un monologue car le fœtus intercepte ce langage intérieur et y répond à sa façon ! Et l'on peut penser (c'est ce que je pense à l'instar de nombreux analystes) que, dans le feutré de ce dialogue interne, se préparent la capacité relationnelle du bébé et son aptitude à entrer dans le monde symbolique. Les neuf mois de gestation ne constituent donc pas seulement, comme certains font mine de le croire, le temps nécessaire à la production d'un "objet utérofacturé", ils permettent aussi que s'ébauchent les prémices du lien interhumain, que se préfigure l'entrée dans la communication et que se fonde la dyade mère-enfant dans laquelle se lovra le petit humain.

La dyade mère-enfant

Pour comprendre l'importance que revêt ce couplage fondateur, nous allons revenir à notre matériel clinique qui, s'il fut douloureux pour moi, possède au moins le mérite d'être illustratif. Je vous l'ai dit, mis à part un déficit de protection, ma mère a rempli son rôle maternel de façon exemplaire. Ce que je ne peux me rappeler consciemment, j'ai pu l'observer quand sont nés mon frère et ma sœur. Ma mère allaitait son bébé à la demande et y prenait plaisir, ne le laissait pas pleurer, tenait ses petites fesses au sec, le faisait barboter dans son bain et profiter durant les heures adéquates des rayons du soleil méditerranéen.

Trois mois après l'accouchement, elle avait perdu ses neuf kilos et retrouvé sa ligne, sa garde-robe et son coiffeur, donc son narcissisme et la disposition de sa féminité, bien qu'elle poursuivît l'allaitement. Elle guidait ensuite patiemment l'apprentissage de la marche, proposait gentiment le pot le moment venu, veillait à

⁴ Wilfrid Bion (1897-1979), analyste anglais disciple de Mélanie Klein, a étudié la genèse de l'appareil psychique et souligné le rôle qu'y tient la mère (en particulier au travers de sa "capacité de rêverie").

nous habiller joliment, nous rappelait à l'occasion le bon usage du paillason lorsque nous naviguions entre nos chambres, la cuisine et le jardin. Je ne me souviens pas d'un moment d'impatience. Peut-être n'y avait-il pas motif ? Plus tard, au retour de l'école, elle était là pour le goûter, prêtant une oreille attentive à nos petites histoires. A aucun moment je ne me suis posé la question de savoir si ma mère m'aimait. C'était une évidence. Alors quoi ? Qu'est-ce qui a cloché ?

Nous trouvons la réponse dans l'épisode du sevrage manqué. Que nous apprend-il ? Si ma mère donnait à ses enfants les meilleurs soins, elle ne nouait pas avec eux le lien précieux qu'on appelle l'accordage. Pourquoi ? Sans doute parce que sa propre mère, aussi exemplaire pourtant, n'avait pu le nouer avec elle, étant née dans les larmes et la culpabilité maternelles consécutives à la mort du petit Georges. L'essence de la maternité est un bien qui se transmet de mère en fille. Ce qu'illustre le tableau de Léonard de Vinci, peint en 1508, "La Vierge, l'Enfant Jésus et sainte Anne", exposé au Musée du Louvre à Paris.

Observez le regard complice qu'échangent la mère et l'enfant sous le regard d'Anne, mère de Marie, et l'onde d'amour qui se propage de la grand-mère à l'agneau. De regard en regard... Que se passe-t-il de si unique entre le nourrisson et sa mère lorsque le psychisme de celle-ci lui permet d'être



disponible à son nouveau-né (ce qui se présente le plus souvent) ? L'intime relation nouée dans l'entre-deux psychocorporel de la gestation se poursuit après la naissance. Une fois le cordon coupé, le nourrisson reste relié à sa mère dans une bulle imaginaire, comme, selon l'expression de Freud, *"un poussin dans sa coquille qui ne sait rien du monde extérieur"*. La mère et l'enfant forment une dyade à l'intérieur de laquelle vont se produire des interactions.

Voyons ce qu'il advient du côté de la mère. Toute jeune mère rapporte en plaisantant (plus ou moins !) la remarque du jeune père le matin - "IL a bien dormi cette nuit" - alors qu'elle s'est levée deux fois, qu'IL ait eu faim ou simplement bougé dans son berceau. C'est que la jeune mère se met en résonance avec son bébé, s'identifie à lui pour deviner et comprendre ses besoins et se tient en alerte, de nuit comme de jour, pour y répondre et les satisfaire. Donald Winnicott a donné à cette capacité, qui relèverait presque d'un sixième sens, le nom de *"préoccupation maternelle primaire"*. Elle apporte au nourrisson le sentiment de sécurité indispensable à son développement physique et affectif.⁵

Et non, elle ne traduit pas un "instinct" maternel (le fameux instinct qui dérange tant certaines féministes) ! Si c'en était un, toute femme le posséderait à l'instar d'une maman chatte que j'ai vue, un jour, dédaigner mon morceau de fromage pour le partager entre ses quatre chatons alors qu'elle crevait de faim. Ce n'est pas un "instinct", c'est la manifestation de la capacité oblatrice développée pendant la gestation et même avant, quand dans l'enfance s'est constituée l'identité sexuée féminine. En français, on appelle cette compétence "avoir la fibre maternelle". Chacune la possède à un degré différent selon ce que lui autorise son histoire infantile et certaines ne l'ont pas eu facile. Je n'ai pu moi-même être enceinte que lorsque l'avancée de mon analyse m'a permis d'installer cette capacité relationnelle. J'ai pu alors donner à ma

⁵ Donald Winnicott (1896-1971), pédiatre, psychiatre et analyste de l'école anglaise, a ouvert des perspectives sur la psyché du nourrisson et du petit enfant que la pratique clinique vérifie quotidiennement.

filles ce que je n'avais pas reçu et suis devenue maman "brebis".
Peut-être trop...

Une patiente, Chloé, me racontait comment, âgée de trois ans, elle se précipitait vers le berceau de son frère nouveau-né dès qu'elle entendait des pleurs, puis s'en allait chercher sa mère pour y remédier tant ce qu'elle ressentait de détresse chez le nourrisson la mettait à mal. Elle retrouvait sur le divan l'identification ancienne à ce bébé douloureux, puis, me parlant d'un déjeuner de famille chez son compagnon, disait *"il a une mère louve, quand je les vois comme ça, je me sens envieuse, mais envieuse, j'aurais tellement aimé avoir aussi une mère louve"*. De telles associations donnent à entendre ce qui a manqué et donc, a contrario, ce qui aurait dû être.

Lorsque je reçois pour un premier entretien, accompagné de ses parents, un enfant triste et pâlichon, je pressens ce que je vais entendre. *"Avez-vous allaité ?"* je demande lorsque nous abordons l'anamnèse. - *"J'aurais pu, j'avais du lait, mais je n'ai pas voulu"*. - *"Vous n'en aviez pas envie ? Il faut avoir envie pour allaiter, y trouver du plaisir"*. - *"Non, ce n'est pas ça, je trouvais qu'il fallait que mon compagnon prenne sa part, qu'il se lève aussi la nuit, il n'y a pas de raison !"* Se vérifie dans ces deux phrases, outre un "complexe de castration" problématique (nous verrons plus loin ce dont il s'agit), l'absence de "préoccupation maternelle primaire" indispensable au bébé pour instaurer l'harmonie de son développement. Une autre mère, femme douloureuse nantie d'une histoire difficile, me disait *"l'accouchement, l'allaitement, les babillages et les gazouillis, ce n'est pas mon truc, je ne suis pas dans tout ça."* L'enfant non plus, hélas, qu'on m'amène à réparer !

Quel enseignement pouvons-nous en tirer ? Dirons-nous que les mères sont responsables ? évidemment puisqu'elles sont mères. Sont-elles le moins du monde coupables ? bien sûr que non (sauf égoïsme prononcé, mais celles-ci ne viennent pas consulter). Certaines fragilités maternelles demanderaient-elles à être accompagnées ? Sûrement, moins à l'aide de monitoring et

d'échographies que de chaleur, d'amour et de pensée. Nous avons appelé ce mélange d'un mot inusité, oublié de nos "modernes" techniciens comme de certains futurs pères, la bonté. Quant aux conditions sociétales nécessaires au "temps d'accordage", elles relèvent d'un projet politique. Nous en reparlerons plus loin.

La mère "suffisamment bonne"

Revenons à notre dyade et mettons-nous à la place du petit être qui débarque sur terre inconnue. Ne disposant d'aucune clé de compréhension, ni langage, ni pensée sur le monde extérieur, il se trouve dépendant de qui prend soin de lui. Que fait-il si les conditions sont favorables ? Il s'étaye sur le corps de sa mère. D'abord dans le ressenti du peau à peau si elle allaite (vécu transposable avec le biberon), au point que le psychanalyste Didier Anzieu a pu parler de la fantasmatisation par le nourrisson d'un Moi-peau, d'une "*peau commune entre mère et enfant*", sorte d'enveloppe imaginaire les contenant tous deux. Cette "peau commune" constitue la première enveloppe protectrice du petit humain avant que s'amorce par son truchement une délimitation entre le moi et son environnement. Nous trouvons là une première réponse au "pourquoi la dyade ?" : la qualité de ce Moi-Peau sera déterminante, tout au long de la vie, pour la quiétude interne du moi.⁶

Sur quoi d'autre s'étaye-t-il ? Sur la parole. En le nourrissant, le berçant ou lui prodiguant des soins, la mère parle à son enfant. Elle verbalise la façon dont elle le voit ou le ressent, elle met des mots sur ses besoins, ses demandes et les réponses qu'elle y apporte, elle interprète ce qu'elle perçoit de ses affects. Elle parle aussi d'elle-même, évoque le père, décrit le monde qui l'entoure. Ce faisant, elle nourrit sa psyché mais aussi le fait jouir d'un bain de sonorités, l'emmitouflant dans ce que Didier Anzieu nomme une "*enveloppe sonore*". "Une chanson douce que me chantait ma maman, en suçant mon pouce, j'écoutais en m'endormant"....

Ces enveloppes tissées dans la relation mère-enfant constituent

⁶ Didier Anzieu, *Le Moi-Peau*, Nouvelle Revue de Psychanalyse, 1974.

le cocon de sécurité interne dans lequel le moi précoce se développe et s'abritera, la période archaïque passée, pour le restant de sa vie. Ce sont ces enveloppes que l'analysant devra tisser dans la relation à l'analyste après en avoir identifié l'absence si elles lui ont manqué.

Enfin, nous en avons esquissé l'idée, le nourrisson se découvre et se mire dans le regard de sa mère qui le fonde ainsi à être. Donald Winnicott appelait cet échange un "*dialogue d'œil à œil*". A ce moment-là se crée le plaisir d'exister dans le regard d'autrui et de s'y sentir vivant. La reconnaissance de soi viendra plus tard.

Trois aspects de la fonction maternelle

Je vous ai dit combien l'apport de Winnicott à la compréhension du psychisme infantile était précieux. Nous intéressent en particulier la distinction qu'il formalise entre trois aspects de la fonction maternelle. En premier lieu, la mère "*présente l'objet*". Qu'est-ce que cela signifie ? Lorsque la mère répond au besoin de l'enfant, elle lui permet de lui attribuer une existence réelle, mais aussi d'imaginer que c'est lui, illusionniste en miniature, qui est à l'origine de la création de cet objet-maman. Il vit dans cette chimère l'expérience singulière de l'omnipotence.

Cette expérience est fondatrice pour le moi : d'une part elle crée un moi-idéal qui subsistera dans l'affirmation de soi, d'autre part elle devra donner lieu plus tard à l'un des premiers renoncements de la vie, le renoncement à se croire tout puissant. Nous savons que le renoncement peut être structurant. Ainsi se construit le psychisme, de renoncement en renoncement dans l'accès à l'étape suivante.

La mère supporte une deuxième fonction que Winnicott nomme "*le handling*". Dans sa manière de manipuler l'enfant lors des soins prodigués, dans la verbalisation de ce qu'elle fait en le lavant, le lingeant ou l'habillant, jouant avec ses menottes et ses petits pieds, "*ainsi font, font, font les petites marionnettes*", la mère permet au nourrisson d'éprouver, puis de reconnaître ses

sensations, d'habiter son corps. Ainsi s'incarne la psyché dans le soma, dans une "interrelation psychosomatique" qui permettra au futur adulte d'être bien dans ses baskets. Cette absence d'interrelation entre le psychisme et le corps affecte nombre de patients, en particulier dépressifs, qui ne parviennent pas à s'incarner, à se faire chair. Sans surprise, le travail analytique met au jour une carence de handling maternel que vient souvent conforter une éducation où l'exultation corporelle n'a pas trouvé de place.

Nous identifierons avec Winnicott une troisième fonction maternelle dont la pratique analytique nous confirme l'importance pour le développement infantile. Il l'appelle "*le holding*". Lorsque vous contemplez un nourrisson niché au creux des bras de sa mère, lorsque vous la voyez, protectrice, lui murmurer des mots à l'oreille, le bercer, le soutenir dans sa présence au monde, vous comprenez combien il peut se sentir rassuré. La mère fournit ainsi à son bébé la contenance dont nous avons parlé. En même temps, elle se présente à lui comme un pare-excitations qui modère les excitations susceptibles de dépasser les capacités de réponse dont dispose le petit moi. Par le "holding", la mère favorise l'intégration (le rassemblement, la cohésion) du moi.

Fort de cet apaisement, l'enfant pourra abandonner l'illusion de ne faire qu'un avec sa mère pour entrer dans un processus d'individuation. Comment ? En trouvant secours dans un objet symbolique, substitut du sein maternel, que Winnicott nomme "*l'objet transitionnel*". Voici la métaphore de l'objet "magique" que vous connaissez, appelé communément "doudou". L'enfant accède alors à "*l'aire transitionnelle*", un espace où il peut déployer ses capacités de créativité dans le jeu, concevoir un objet et nouer avec lui une relation.

"Suffisamment"

En référence à ces trois aspects de la fonction maternelle, Winnicott a proposé un concept devenu célèbre, "*la mère suffisamment bonne*". Il n'émet là aucun jugement de valeur, juste une constatation (nous ne sommes pas dans une logique comporte-

mentaliste, il n'y a pas matière à culpabilisation). La "mère suffisamment bonne" est celle qui, dans la manipulation verbalisée de son enfant, par une contenance sécurisante, lui permet de dérouler librement ses processus de maturation vers un développement harmonieux et la structuration de son moi.

Que se passe-t-il quand la mère n'est pas "suffisamment" sereine ou disponible pour remplir sa fonction et fournir un tel apport psychique à son nourrisson ? Il se passe ce que je vous ai décrit de ma cure, des crises d'angoisse existentielles, des moments d'apnée vitale qui, dans mon cas, se sont trouvées sous-jacentes à l'angoisse traumatique et lui ont donné son caractère de gravité. Pourquoi de telles angoisses ? Quelque chose qui aurait dû être ressenti, éprouvé, perçu, discerné, ne l'a pas été. La fonction maternelle, d'être inoccupée par la mère, ne peut être intériorisée par l'enfant. Ce qui est intériorisé, c'est son absence. D'où le sentiment douloureux d'une déprivation, d'un vide intérieur, la sourde nostalgie d'un possible non advenu. Si, dans la "réalité matérielle", l'enfant possède bien une mère parfois aussi présente que l'était ma mère, il ne peut, dans sa "réalité psychique", construire de "maman interne". Le travail de thérapie dont parlait Madame Geissmann (le socle de la "mère archaïque") consistera à bâtir une mère interne, ce que je traduis pour mes patients par "être à soi-même sa petite maman".

Parfois, l'angoisse liée au ressenti d'un vide intérieur s'augmente d'une véritable crainte, la "*crainte de l'effondrement*". Elle est très perceptible chez certains enfants qui l'expriment et la représentent durant les séances de thérapie (on la retrouve chez les adultes dans certains cauchemars). Les jouets tombent, les chaises tombent, les feutres tombent, les personnages Playmobil tombent, tout tombe. Il convient alors de verbaliser l'éprouvé, de comprendre avec eux ce que signifient ces chutes et, dans la relation transféro-contre-transférentielle, travailler à réparer le contenant pour créer une contenance que l'enfant puisse intérioriser. Travail de longue haleine, croyez-moi.

Maman s'absente

J'ai reçu ainsi un petit Barnabé de quatre ans que ses parents, sans en déceler la cause, percevaient en étrange souffrance qu'avait aussi remarquée l'enseignante de Maternelle, inquiète de son indifférence à ses camarades et aux tâches proposées. Tout s'était pourtant depuis le début bien passé. La grossesse, pas de problème, une belle expérience. L'accouchement, fatigant, mais plutôt facile. Le sevrage, rien à dire, sur des roulettes. La propreté ? Elle s'est faite toute seule avant l'entrée en maternelle. L'alimentation ? Aucun souci, il mange volontiers de tout. Je constate que les parents sont un peu immatures, mais attentifs et aimants. J'investigue l'histoire familiale des deux côtés. Souvent, quand l'anamnèse de l'enfant ne présente aucune aspérité, le souci se trouve à la génération précédente ou un peu avant, un défaut de filiation, un suicide, un accident traumatique dont le non-sens et la douleur inconsciente se sont transmis de la manière que je vous ai décrite. Rien de ce genre.

Pendant que nous parlons, Barnabé joue sur le tapis avec le petit train qu'il a retiré du coffre à jouet. Sur la locomotive, il installe le conducteur, sur chaque wagon, un petit passager. Le train prend de la vitesse, penche, le conducteur tombe, les passagers aussi. Il s'absorbe à ce jeu quelques instants, puis l'abandonne pour une tour à construire. A peine le dernier élément est-il posé au sommet que la tour tombe. Il reconstruit. Elle retombe. Que de chutes à répétition ! Visiblement, ça ne tient pas. J'interroge avec lui l'éprouvé qu'il nous exprime là avant de reprendre le dialogue avec les parents

- Et quand il était tout petit, au cours des premiers mois, vous souvenez-vous qu'il ait manifesté quoi que ce soit d'inhabituel, voire de douloureux ?

- Il y a bien quelque chose, dit la mère après réflexion, je ne sais pas si c'est important. Lorsqu'il a eu cinq semaines, nous sommes partis huit jours en vacances, mon mari et moi, nous l'avons laissé à mes parents en qui j'ai toute confiance. A notre

retour, il a semblé ne pas nous reconnaître, c'était comme si nous étions devenus des étrangers, il tournait la tête, ne nous regardait plus. Cette bouderie m'a inquiétée, je me suis dit qu'il nous en voulait de l'avoir laissé, mais ça s'est arrangé au bout de quelques jours, ensuite il n'y a plus eu de problème.

- Vous lui aviez expliqué que vous vous absentiez quelques temps et pourquoi ?

- Non, il était trop petit pour comprendre.

- Trop petit, vous croyez ? Et vos parents, que vous ont-ils dit de ces huit jours ?

- Ma mère a dit qu'il avait été sage comme une image, qu'il n'avait pas bronché, mais elle a trouvé qu'il avait un petit appétit et dormait peu. Vous croyez que ça peut avoir un rapport ?

Si ça peut avoir un rapport ? Assurément. Et des conséquences graves : un effondrement psychique et une dépression infantile. Passée inaperçue, en tout cas non décelée et encore moins comprise. Autant vous dire que Barnabé et moi, dans une alliance émouvante avec ses parents, avons partagé un certain nombre de séances avant qu'il puisse aller "suffisamment bien". Puis-je donner un conseil aux jeunes parents ? Sauf cas de force majeure, une mère ne devrait pas confier son bébé à qui que ce soit (hormis le père s'il s'en occupe régulièrement) plus d'une journée pendant les premiers mois.

J'insérerai deux remarques à ce moment de notre réflexion. Certains me diront peut-être "c'est beaucoup demander aux mères". Je leur ferai deux réponses : d'une part, pour la majorité des mères, ce que je dis là est une évidence de bon sens, d'autre part, à raison d'une moyenne de deux enfants par femme, douze à seize mois dans une vie, c'est bien peu en contrepartie du privilège et du bonheur que représente la maternité.

Seconde remarque. Françoise Dolto, en son temps, expliqua que le bébé était un être de langage et que, dès sa naissance, il comprenait ce qui lui était dit (sans doute le dialogue intérieur

noué durant les neuf mois de gestation n'y est-il pas étranger). De nombreux parents pourtant ne verbalisent pas ce qui arrive (ou ce qu'ils font arriver) à leur enfant sous prétexte qu'il serait trop petit pour comprendre. Il ne l'est pas pour le vivre, pourquoi le serait-il pour le comprendre ? Certains prennent même leurs enfants pour des demeurés ou des sourds. Tout thérapeute d'enfant a l'expérience de parents racontant devant leur progéniture, âgée parfois même de quatre ou cinq ans, des choses qu'ils veulent leur tenir cachées, en murmurant avec un clin d'œil de complicité "mais il ne le sait pas et je ne souhaite pas le lui dire".

Revenons à l'absence maternelle. La mère de Barnabé s'était absentée huit jours, au propre et au figuré. Il arrive que la mère s'absente sous une autre forme, la dépression. Qui peut être une dépression due au "baby blues" ou à la perte (séparation ou deuil) à moins qu'elle ne présente un caractère chronique. Dans le premier cas, lorsque la dépression est si grave que la mère ne peut s'occuper de son enfant, celui-ci peut l'intérioriser, selon l'expression du psychanalyste André Green, comme une "*mère morte*". La "mère interne" devient alors une figure inanimée à laquelle s'accroche un vide de pensée que l'enfant met activement en œuvre pour éviter la souffrance de la déprivation.⁷

Lorsque la dépression est chronique, l'enfant peut se déprimer lui aussi ou, au contraire, se poser en soutien psychique de sa mère qu'il croit ainsi protéger imaginativement de l'effondrement. Il y parvient parfois, formant avec sa mère un "couple" thérapeutique. Une patiente le disait ainsi, "*je suis le pilier auquel elle s'appuie, si je cesse de la soutenir, elle va s'écrouler*". Piège d'amour dont il est long et difficile de s'extraire. C'est en s'appuyant sur l'analyste que le patient trouve la force de prendre ce risque tout en ajustant la relation au parent avec l'espoir que, peu à peu, celui-ci tienne debout seul. Souvent c'est possible, parfois ce ne l'est pas.

L'échange libidinal

⁷ André Green, *La mère morte*, in *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, 1983.

Les "ratés", si je puis dire, de la fonction maternelle nous montrent a contrario combien la qualité de son plein exercice importe pour le devenir psychique et affectif de l'enfant. Soyons rassurés, la plupart des mères la remplissent "suffisamment" bien et, ce qui n'est pas sans compter, dans la joie et le plaisir.

Venons-en donc au plaisir. Certes l'allaitement n'est pas toujours facile à amorcer, mais une fois la mise en route obtenue, il est, toute mère peut en témoigner, l'occasion d'un plaisir partagé, plaisir du peau à peau, jouissance de la tétée, éclosion des cinq sens : se regarder, s'écouter, se toucher, se humer, caresses et baisers. Tous ravissements possibles aussi avec le biberon qui n'inscrit cependant pas la relation dans la même sensualité. Il y a quelque chose d'irremplaçable dans le partage de perceptions et sensations que le nourrisson connaît avec le corps de sa mère.

Sur ces perceptions et sensations, la mère met des mots et, parlant la vie du corps, le lui fait découvrir. "Oh, mais tu as faim", "tu as bien bu", "mais tu me mordrais presque ! tête doucement". Si l'enfant appelle ou pleure "que se passe-t-il ? tu as soif, tes fesses sont mouillées, tu as mal au ventre ? une petite colique peut-être ? ou veux-tu un câlin ?" De même sur la table à langer, accompagnant les soins corporels, "en voilà un beau caca", "tu vas avoir de petites fesses bien propres", "donne ton bras que je le rentre dans la manche", "mais à qui sont ces jolies petites menottes ? et ces petits pieds mignons ? à mon bébé d'amour", etc.

Piera Aulagnier l'a souligné, la mère "*porte-parole*" est l'artisan de la rencontre entre le bébé et le monde extérieur. Par le jeu du "*corps parlé*", elle donne un sens au réel de la vie (avalier/déféquer devenant ainsi psychiquement recevoir en soi/rejeter hors de soi) dans un échange d'amour et une prodigalité de soins qui s'inscrivent dans sa vitalité libidinale. Elle communique cette vitalité à son bébé qui la lui restitue. Il existe entre la mère et l'enfant un échange libidinal, prélude à l'éveil érotique et à la sexualité qui permettront l'épanouissement de l'âge adulte.

Le bébé traverse là une expérience fondamentale. C'est dans

cette libidinisation des débuts de la vie que s'origine le narcissisme primaire, la faculté donnée par l'amour de la mère d'être à soi-même son propre objet d'amour tout en aspirant à entrer dans la relation objectale. Quand il y a faille narcissique, c'est en ce point-là qu'on trouve la première fissure. C'est là que j'ai trouvé la mienne, c'est là que j'observe celle de mes patient(e)s.

Nous en arrivons à la conclusion où nous mènent les éléments jusqu'ici récoltés. La mère ne tient pas un rôle que toute autre personne (père, grand-parent ou ami de la famille) pourrait tenir à sa place, elle remplit une fonction. Quelle différence existe-t-il entre les deux ? Sans doute commencez-vous à le percevoir. Le rôle maternel est de soigner l'enfant pour assurer sa survie, puis son grandissement. Le père, une fois l'allaitement terminé, peut parfaitement s'acquitter de cette tâche et participer aux soins. La fonction maternelle, dans la contenance, le corps à corps parlé et le partage libidinal, consiste à nourrir la psyché de l'enfant pour favoriser l'intégration du moi sexué. Le père ne peut remplir cette fonction, sauf à fausser le jeu et ne plus pouvoir assurer la sienne toute aussi primordiale.

Nous verrons plus loin en quoi consiste la fonction paternelle et les dégâts irrémédiables causés par l'obsolescence que lui réserve l'évolution de notre société dite post-moderne. Le pire n'étant jamais sûr, peut-être serait-il envisageable de la refonder.

2. L'imaginaire primitif

La dyade constitue donc, dans les premiers mois du nourrisson, une enveloppe cocoonneuse de contenance et de sécurité. Nous avons observé cette bulle de l'extérieur, je vous propose à présent d'examiner ce qui se joue à l'intérieur du point de vue de l'imaginaire primitif du bébé. Comment peut-on connaître, me direz-vous, ce qui se passe dans le monde imaginaire d'un nourrisson ?

A cette question, Mélanie Klein, pionnière de l'analyse d'en-

fants, apporte une réponse. En soignant de très jeunes enfants et des adultes psychotiques, elle constate qu'il existe entre leurs fantasmes et leurs modes relationnels de grandes similitudes. Elle émet l'hypothèse que les processus sont les mêmes, que ces fantasmes et ces modes datent des premiers temps de la vie et illustre ses conjectures de cas cliniques éclairants.⁸

Si, au point où nous en sommes, je vous parle des découvertes kleinienne, ce n'est pas pour enrichir votre culture générale ou dessiner un panorama théorique. Ce n'est pas notre propos qui est, vous l'avez saisi, de comprendre comment se construit psychiquement le petit humain, dès lors que - nous l'avons admis - il n'est pas un vivier de neurones à cultiver, puis d'en déduire des perspectives éthiques. Ce n'est pas un hasard si, lors de mes études, je me suis passionnée pour l'œuvre de Mélanie Klein. Certes, son investigation des strates archaïques de l'inconscient est d'une pertinence et d'une cohérence telles que, fournissant des éclairages là où Freud avait constaté de l'obscurité, elles emportent l'adhésion. Mais je les percevais dans mon inconscient et mon analyse les a mises au jour.

J'ai ensuite trouvé dans ma pratique analytique la corroboration de ses hypothèses. D'autant que le hasard a conduit vers moi la petite Alexia (vous vous rappelez ? celle qui essayait les semelles cacateuses de ses Converse sur ma moquette) au moment où j'étais en supervision avec Madame Geissmann. Or, Alexia était emprisonnée dans un jeu de pulsions, de fantasmes et de sentiments répondant à ce que décrivait Mélanie Klein et l'évolution positive de la thérapie, menée, comme je vous l'ai décrit, "à la kleinienne", m'a confirmé la solidité de son échafaudage de pensée.

Tableau noir

⁸ Mélanie Klein, *La psychanalyse des enfants*, 1932 - *Développements de la psychanalyse*, 1952. Je conseille à ceux qui voudraient se familiariser avec cette œuvre la lecture de l'excellent ouvrage de Roland Jaccard, *Ce que Mélanie Klein a vraiment dit* aux Editions Marabout Université, 1974.

Mais, vous demandez-vous peut-être, pourquoi tant de préliminaires avant d'en venir au fait ? Parce que le tableau que brosse Mélanie Klein des premiers mois fantasmatiques du nourrisson pourrait, si nous n'allions pas au fond des choses, vous sembler dissuasif, voire vous faire dresser les cheveux sur la tête. Vous tenez dans vos bras un chérubin aux joues roses, aux membres potelés, à qui vous faites des risettes en disant alentour "regardez, il m'a souri" et vous découvrez que, en cet angelot mignon, se cache un mini Gremlin, une sorte de petit Alien à l'inquiétante étrangeté. De fait, il est l'un et l'autre.

L'apparente noirceur du tableau (fantasmatique rappelons-le) compte pour beaucoup dans les résistances qu'a suscitées l'œuvre kleinienne dans nos pays latino-germaniques et explique la relative méconnaissance dont elle fait l'objet. Disons quelques mots de sa personne. Mélanie Klein est née à Vienne (oui, oui !) en 1882 dans une famille juive modeste. Mariée à vingt et un ans, elle renonce au projet qu'elle avait bâti durant l'adolescence, devenir médecin, poursuit des études d'histoire de l'art et donne le jour à trois enfants. Intéressée par les écrits de Freud, elle fait une analyse avec Sandor Ferenczi et devient en 1916, à Budapest, psychanalyste d'enfants, avançant l'idée que les enchaînements des séquences de jeu infantin équivalent au matériel associatif de l'adulte. En 1921, divorcée, elle s'installe à Berlin à l'invitation du psychanalyste Karl Abraham et fait avec lui une seconde analyse.

Après la mort d'Abraham, le psychanalyste anglais Ernest Jones l'invite à se fixer à Londres. Commence un affrontement avec Anna Freud, fille de Sigmund, d'abord sur l'opportunité d'analyser un enfant, puis sur ce que doit être une analyse d'enfant. En 1932, Mélanie Klein publie son œuvre majeure, "La psychanalyse des enfants", puis, deux ans plus tard, une "Contribution à l'étude de la psychogenèse des états maniaco-dépressifs". Durant la Seconde guerre mondiale, de violentes discussions animent les séances de la Société britannique de psychanalyse qui mettent aux prises kleinien et anti-kleinien, les premiers finissant par l'emporter. En 1957 paraît "Envie et

Gratitude". Mélanie Klein meurt en 1960, ayant créé au sein du mouvement analytique une Ecole de pensée féconde.⁹

Un bon petit diable

Après ce détour "rendons à César ce qui est à César", nous pouvons revenir à notre petit Gremlin qui n'en demeure pas moins un chérubin aux joues roses. Observons-le qui, les yeux et les oreilles ouverts sur le monde qui l'entoure, porte à sa bouche son pouce ou ses doigts de pieds puis les objets qu'il trouve à sa portée. C'est ainsi qu'il fait leur connaissance, en les suçant, en tentant de les avaler pour vérifier la perception qu'il en a et se faire d'eux une "idée". Pour ce faire, il les avale psychiquement, on dit qu'il les introjecte. L'introjection est le premier moyen dont dispose l'humain pour découvrir le monde extérieur, en le faisant passer du dehors au dedans, en l'incorporant sur le mode psychique. Comment, à votre avis, le monde interne se constituerait-t-il e nihilo s'il n'y avait un mécanisme qui assure le passage du réel à l'imaginaire ? En introjectant les "objets", en les faisant siens, le nourrisson constitue son monde fantasmatique.

Le premier objet de sa perception est, vous vous en doutez, le sein maternel.¹⁰ A certains moments, ce sein, dans une générosité sans limite, assouvit sa faim et le rassasie de béatitude. A d'autres moments, il se dérobe ou manque à l'appel. Si le nourrisson, habituellement comblé, est d'humeur pacifique et si le sein ne se fait pas trop attendre, il va puiser dans ses jeunes souvenirs et, pour faire baisser la tension, le fantasmer dans une "*satisfaction hallucinatoire du désir*".¹¹ Si le sein tarde trop, la détresse s'installant, son agressivité monte et l'humeur peut devenir belliqueuse. Nous avons tous observé le degré de fureur auquel peut parvenir un nourrisson en manque, hurlant d'une colère à la

⁹ L'Ecole française s'est constituée autour de Claudine et Pierre Geissmann et compte parmi ses membres Cléopâtre Atanassiou, Bernard Golse, Didier Houzel, Bianca Le Chevallier, Anastassia Nakov.

¹⁰ Nous parlerons du "sein" en tant qu'il représente l'objet primaire, que la mère allaite ou biberonne, dans une relation similaire de nourrissage, de soin et de distribution d'amour.

¹¹ Conceptualisé par Freud en 1895, puis dans "*L'interprétation des rêves*" en 1900.

mesure de sa frustration, le visage écarlate. Mélanie Klein postule, au vu de son expérience analytique, que le nourrisson possède une agressivité innée dans laquelle s'inscrivent les pulsions sexuelles et les pulsions du moi. Cette agressivité peut aller jusqu'à la mise en œuvre d'élans destructeurs générant des fantasmes ravageurs.

Essayons de comprendre ce que peut vivre un nourrisson. Comme "*le poussin dans sa coquille*", le nouveau-né vit dans une sorte d'autarcie.¹² Ne percevant pas le monde extérieur, ne possédant ni langage ni pensée, il ne ressent que sa propre existence et appréhende le sein maternel comme s'il était une partie de lui. Le besoin de téter l'amène à trouver satisfaction dans la succion du sein qui, dans la gratification qu'il lui donne, représente un "bon" sein qui induit en lui un sentiment d'amour. Mais sa voracité vitale peut lui faire craindre, surtout s'il est doté d'une forte agressivité, que le sein ne soit endommagé, vidé, voire pénétré par des parties projetées de son corps.

Que peut-il redouter à ce moment-là ? Des représsailles de même nature, c'est-à-dire que l'objet l'attaque comme lui-même l'a attaqué. Représailles d'autant plus menaçantes que, si les moments de frustration sont trop intenses ou trop fréquents (les bébés qu'on laisse crier parce que ce n'est pas l'heure et qu'il faut leur donner un rythme !), il aura pu imaginer que ce "mauvais" sein se dérobaient sciemment à lui et développer à son encontre de la haine et des fantasmes de destruction.

Ces fantasmes anxiogènes, ne croyez pas que Mélanie Klein les ait inventés ! Ils se retrouvent dans l'imaginaire des enfants qui ont mal traversé cette période (les trois-quatre premiers mois) ainsi que dans la fantasmagorie des patients psychotiques. Mais pas seulement. Ils nourrissent aussi les contes, le plus connu étant "Hansel et Gretel". Le frère et la sœur, abandonnés par de pauvres parents dans la forêt, découvrent une maison en sucre et pain d'épice qu'ils entreprennent, avec délice et avidité, de dévorer. La

¹² L'image est de Freud.

propriétaire des lieux, sorcière à l'initiative de cette tentation, les surprend. Elle enferme Hansel et emploie sa sœur à l'engraisser pour le manger. Grâce à la rusée Gretel qui pousse la sorcière dans le four où elle meurt carbonisée, les deux enfants peuvent s'échapper. De quoi parle ce conte ? D'angoisses de dévoration. Dévorer, être dévoré, tuer la dévoratrice, la "mauvaise mère" fantasmée.

Confronté à ces tensions, le nourrisson déploie des stratagèmes de protection qui se révèlent à double tranchant. Il va cliver l'objet "sein" en deux aspects, le "bon" sein gratifiant et le "mauvais" sein frustrateur, ce qui lui permet de mettre de l'ordre dans sa fantasmatique en séparant le bon du mauvais. Le bon, il l'introjecte, constituant ainsi la bonne partie de son jeune moi ébauché. Le mauvais, il s'en débarrasse en le projetant à l'extérieur, avec l'inconvénient que celui-ci revient en persécuteur (plus tard, ce mauvais objet figurera les sorcières, loups et autres monstres que connaissent bien les parents). Autre inconvénient : en divisant l'objet, il divise son moi, ce qui lui vaut de vivre la peur d'être morcelé.

Et le mauvais objet, devenu externe et interne, peut être ré-introjecté, constituant ainsi une mauvaise partie du moi. Il convient alors de se protéger du danger qu'il représente et de l'angoisse qui en naît. Comment ? En idéalisant et en gardant précieusement en soi le "bon" objet qui, paré des qualités magiques d'un "sein" inépuisable et généreux, agira "comme sauvegarde" contre le mauvais objet. La menace est écartée, l'angoisse diminuée. Cet objet idéal, il lui faudra néanmoins le mettre à l'abri du "mauvais" objet en introjectant du bon, en rejetant/projetant du mauvais.¹³

Durant cette période que Mélanie Klein appelle "la position schizo-paranoïde", il arrive que se développe un sentiment lié à l'avidité orale. Lorsque le nourrisson est comblé, il éprouve

¹³ Je simplifie pour la compréhension une pensée bien sûr plus riche et complexe. Que les puristes kleiniens me pardonnent. J'invite les autres à lire "*Envie et Gratitude*" de Mélanie Klein et "*Introduction à l'œuvre de Mélanie Klein*" d'Hanna Segal.

envers le "sein" un sentiment de gratitude. Lorsqu'il se sent frustré, il peut imaginer que son possesseur le garde pour lui et le spolie volontairement. Il ressent alors un sentiment d'envie et développe des fantasmes de représailles contre l'objet, un désir de le "détériorer" pour que le possesseur n'en ait plus la jouissance. Détériorant l'objet, le nourrisson se détériore lui-même.

Ce processus explique que, l'enfance passée, certains continuent à vivre dans une insatisfaction dévastatrice qui les empêche d'être heureux. La gratitude est au contraire une reconnaissance de l'amour reçu, elle permet de le dispenser en retour en jouissant de l'existence. C'est ce processus primitif qui, poussé à l'extrême dans la folie, conduit le héros de Dostoïevski, l'Idiot, à tuer la femme qui le repousse en se tenant ce langage psychique "puisque je ne peux pas t'avoir à moi, je te tue, tu ne pourras plus ni me priver de toi, ni en jouir toi-même, ni en faire jouir quelqu'un d'autre".

Ce que je vous expose ici serait, je le reconnais volontiers, assez troublant si nous ne savions deux choses. D'une part, nous sommes tous plus ou moins passés par là. D'autre part, ce n'est pas en contemplant le petit mobile rigolo qui surplombe son berceau, mais précisément grâce à ces processus que le nourrisson construit son monde psychique, initie la maturation de son moi et en opère la séparation originaires d'avec le ça primitif. Selon les mots d'Hanna Segal, la *"mise en ordre réalisée par le processus de clivage de l'objet en un bon et un mauvais objet, pour excessive et extrême qu'elle puisse être au début (...) est une condition préalable de l'intégration ultérieure"*.¹⁴ Autrement dit, on n'a rien sans rien.

Résultat... L'introjection du "bon" crée un bon objet interne (les perles et les roses du conte), la projection permet de mettre à distance le "mauvais", l'idéalisation de prendre confiance en soi, gage de bonnes relations dans le futur. Petit à petit, la lutte contre

¹⁴ Hanna Segal (1918-2011) est une psychanalyste anglaise disciple de Mélanie Klein. On lui doit le concept des "équations symboliques". C'est elle qui forma Madame Geissmann puis resta, outre une amie, une de ses références majeures.

l'angoisse mène l'enfant à chercher secours dans la réalité, ce qui favorise son développement. Enfin, les défenses créées en ces temps primitifs lui éviteront plus tard une éventuelle désintégration du moi si, par malheur, il se trouvait confronté au réel insupportable. Le bilan est donc globalement positif.

Après la pluie, le beau temps - la "réconciliation"

Peu à peu, la maturation du psychisme permet au nourrisson de glisser de la position que Mélanie Klein appelle "schizo-paranoïde" (vous avez saisi pourquoi) à la position dite "dépressive" (vous allez comprendre pourquoi) qui s'installe vers six mois et dure environ jusqu'à la fin de la première année. Qu'est-ce qui rend possible le passage de l'une à l'autre ? Le fait suivant : le bébé a finalement, grâce aux soins aimants de sa mère "suffisamment bonne", expérimenté la prévalence du bon sur le mauvais : il a "renversé la vapeur". Comprenez-vous combien précieuse est la fonction maternelle ?

L'anxiété diminue tandis que s'adoucissent les fantasmes persécutifs si bien que le bébé recourt de moins en moins aux mécanismes primitifs. Il en vient à pouvoir unir les bons et les mauvais aspects de l'objet en un objet total, à la fois insatisfaisant et gratifiant. A ce moment-là, il ne reconnaît plus seulement des parties de sa mère (le sein, le regard, la bouche, les mains, tous objets partiels), mais la personne de sa mère dans sa totalité. "Bébé reconnaît sa maman" et se rend compte que ce qu'il a perçu des deux aspects maternels, l'amour et la frustration, appartient à la même personne. En intégrant et unifiant l'objet, il intègre et unifie son moi, tout en commençant à opérer une distinction entre ce qui est lui et ce qui ne l'est pas. Cette séparation lui donne la possibilité rassurante de conserver le souvenir de sa mère le temps que dure son absence.

Le bébé n'en perd pas pour autant la mémoire. Il a connu de rudes fantasmes et, dans son imaginaire, quelque peu attaqué l'objet maternel. Se pourrait-il qu'il l'eût abîmé ou détruit ? Pourrait-il disparaître ? Ne va-t-il pas se retrouver abandonné ?

Plus l'agressivité a été forte, plus grande est la culpabilité. Il va donc falloir (c'est du moins ce qu'il croit dans son omnipotence de nourrisson) procéder, avec l'amour dont il devient capable, à la réparation des dommages causés et, pour l'avenir, envisager de ménager l'objet. Comment ça ? En "*inhibant partiellement ses pulsions*", nous dit Mélanie Klein, "*et en les déplaçant sur des substituts de l'objet; ainsi commence la formation des symboles*". Ainsi apparaît la fonction symbolique tandis que se manifeste la créativité. Bébé commence à jouer, à construire, à assembler, à peu près au moment où il parvient à se tenir assis.

L'élaboration de la position "dépressive" apparaît donc déterminante pour le développement psychique de l'enfant (et le devenir amoureux de l'adulte qu'il sera). A la peur de l'objet persécuteur à neutraliser succède l'amour pour l'objet qu'il convient de protéger, en l'introjectant puisque l'introjection le permet. Ainsi se constitue le bon objet interne qui permet l'amour de soi et la bonté dans un apaisement intérieur enfin obtenu. Ce passage de l'agressivité à l'amour s'effectue en même temps que l'enfant délaisse le fantasme pour la réalité qui, de jour en jour, s'impose davantage. Mélanie Klein parle de "*réconciliation*" avec les objets, qu'ils appartiennent au monde interne ou externe.

Ce happy end, bien sûr, ne survient pas soudainement. La bascule d'une position à une autre signe l'aboutissement d'un conflit de plusieurs mois entre ce qui peine à céder le terrain (le reliquat des pulsions agressives) et ce qui demande à advenir (le besoin de réparation). Ajoutons que l'entrée dans la réalité oblige le bébé à renoncer à une double illusion, la croyance en son omnipotence et la chimère d'un objet comblant dont il conservera longtemps la nostalgie. L'unification sous-tend toujours de la perte, un deuil à entamer. La "dépression" n'est donc pas de la tristesse, juste la fin de la grande illusion.

Peut-être vous posez-vous à nouveau (mais peut-être pas) la même question. Comment savoir si ces constructions de pensée traduisent une réalité ou ne sont qu'élucubrations de psys ? Elles

naissent, nous l'avons dit, de l'interprétation des jeux et dessins d'enfants dont on retrouve le fonctionnement chez les adultes psychotiques ou dépressifs. Elles trouvent leur confirmation dans le matériel onirique offert par les analysants. Je vais vous relater un rêve que fit au bout de quatre ans d'analyse Chloé, la patiente qui enviait à son compagnon la relation chaleureuse qu'il avait nouée depuis l'enfance avec sa "mère-louve". Voici ses mots

- J'ai rêvé de vous il y a deux nuits... J'arrive ici, la porte d'en bas est ouverte, la porte d'en haut aussi, j'entre sans m'annoncer dans votre cabinet. Là je m'arrête, vous êtes assise par terre, sur le tapis, le dos contre le divan et vous lisez. Je me rends compte que c'est le temps de votre pause, que j'aurais dû sonner pour prévenir, je suis gênée, je présente des excuses en pensant que je vous ai dérangée, que vous n'allez pas être contente de cette intrusion et que vous allez me dire votre mécontentement. Eh bien pas du tout, vous me dites "mais ce n'est pas grave, ne vous faites pas de souci, entrez donc et installez-vous". Je me rends compte que, en fait, c'est bien l'heure de ma séance, je m'allonge sur le divan, je me recroqueville en fœtus et je me mets à pleurer. Alors, de votre fauteuil derrière moi, vous prenez ma main et vous la serrez doucement. Et ça me fait tellement de bien... et alors je me dis "voilà, j'ai trouvé une bonne mère" et je me sens si bien...

Je passe sur la douce émotion que ressent un analyste à l'écoute d'un si joli rêve pour envisager son intéressant contenu. La première partie constitue une attaque mezza voce (Chloé possède une faible agressivité) contre la figure maternelle. La réponse ne consistant pas en représailles (qu'elle redoute et attend), mais en un accueil bienveillant qui la rassure, elle quitte la position agressive, culpabilise d'avoir éprouvé de tels sentiments et se déprime. Puis elle restaure l'objet-mère et met en scène la réparation. Dois-je en dire davantage ?

3. De bêta en alpha